

ateliers pour les pauvres. — Quand elle entra chez nous, disait une autre, la paix et le bonheur contraient avec elle, elle était notre amie, la mère de nos enfants, le médecin de nos douleurs. Oui, disait une vieille femme, elle nous visitait, nous consolait, nous secourait !

— Et quelle prudence ! disaient les vieillards. Quels conseils elle savait donner ! qui résistait à sa parole persuasive ? — Quel génie si fécond pour trouver des secours, pour intéresser le riche au pauvre, pour placer l'abandonné sous la garde du puissant ! s'écriaient des ouvriers. Quel philanthrope !

— Vous vous trompez, ce n'était pas de la philanthropie, c'était de la charité. La philanthropie est une vertu humaine, officielle, la charité est la vraie fille du ciel, divine.

— Vous avez raison, me disait un autre interlocuteur. C'est pour cela qu'elle ne faisait pas seulement l'aumône, mais la charité. Quel respect du malheur ! quels égards pour l'infortune ! Son obole ne nous mortifiait pas, ne nous humiliait pas. C'était une mère qui secourait ses enfants, c'était la marraine qui faisait des cadeaux à ses filleuls, c'était une amie.

Mais comment se trouvait-elle en même temps partout ? dans les prisons dans les hôpitaux, dans la case du pauvre, dans le palais du riche ? quelle abnégation, quelle tendresse ! quelle compassion ! quelle bonté ! qui donnait à une pauvre vieille femme épuisée des forces pour tant de choses ?

— L'esprit de Dieu, répondis-je. Cette femme devait croire humblement, espérer avec confiance, aimer avec tendresse.

— Ne vous souvenez-vous pas, disaient d'autres, comme elle traversait les barricades en 1830 et en 48 ? Le plomb la respectait. Laissez-la passer, disaient les forcenés, laissez-la passer... elle sait où elle va.

— Assez, disait-elle, assez ! n'ai-je pas assez de veuves et d'orphelins à soigner ?

— Avec quelle tranquillité elle est morte ! et qu'il est triste de mourir !

— Mais qu'il est doux d'être morte comme elle ! mourir pleurée par les pauvres, bénie par les pauvres ! quelle mort si heureuse !

— Monsieur, me criait l'invalidé, monsieur, remarquez la croix qui est sur le cercueil. Sœur Rosalie était chevalier de la Légion d'honneur !

— Napoléon le Grand décora sœur Marthe avec cette croix.

— L'Empereur, avec votre compatriote l'impératrice Eugénie, vint rue de l'Épée-de-Bois visiter sœur Rosalie... Mais quel peu de cas elle faisait des vanités du monde ! Quelle foi, quelle modestie, quel recueillement. Et en Espagne avez-vous aussi des Sœurs de Charité ?

— Comment n'en aurions-nous pas ? Et comme elles nous font voir le peu que nous valons ! quel est l'homme qui ait leur courage ? si faibles et si fortes ! Pour elles il n'y a rien d'impossible ; plus grand est le malheur, plus leur charité découvre de trésors !

— Ici nous les aimons beaucoup. Comme elles se sont bien conduites en Crimée !

— Chaque fois que dans mon pays je vois une de ces femmes admirables, j'ôte respectueusement mon chapeau et, si je commandais, je leur ferais présenter les armes par les soldats.

Et où va le convoi ?

— Au cimetière Montparnasse.

— Eh bien, allons-y, mes bons amis. Je veux aussi prier pour son repos et jeter une poignée de terre sur son cercueil.

Généralisation de l'intempérance. — Un de mes amis, qui était adonné à l'intempérance et dont le système était tellement ébranlé qu'il ne pouvait vaquer à ses affaires, s'est guéri radicalement par l'usage des Amers de Houblon. Ce remède fit disparaître chez lui cette saif de boire des liqueurs spiritueuses qui le dévorait continuellement et en même temps fortifia son système. Depuis, il a toujours été sobre et n'éprouve jamais le désir de revenir à son ancienne habitude. Je connais un grand nombre de personnes qui ont été guéries de cette passion par l'usage des Amers de Houblon. — Un des principaux officiers d'une compagnie de chemin de fer, Chicago III.

UNE LEGENDE DE L'AUTRE MONDE

... La fête de l'empereur Napoléon Ier fut célébrée le 15 août 1807 avec un éclat extraordinaire, digne des grandes victoires qui l'avaient précédée.

Au milieu du peuple immense qui remplissait pendant la journée les Champs-Élysées inondés de lumière, un épisode, d'ailleurs presque inaperçu, excita une certaine émotion parmi ceux qui en furent témoins.

— Arrêtez, arrêtez ! c'est un assassin ! criait un homme appartenant évidemment à la haute société, décoré de la Légion d'honneur, et entre les mains duquel se débattait une sorte de nain, bossu, hideux, sordide, digne du crayon de Callot et de Goya.

Des agents de police accoururent, saisirent le bossu, et sur les réquisitions expresses du personnage décoré, le conduisirent au plus prochain bureau de police. Des explications échangées devant le commissaire, il ne ressortait qu'une chose, c'est que le bossu avait tenté de voler le mouchoir ou la bourse du plaignant, et que celui-ci, sentant une main se glisser dans sa poche, l'avait rudement saisie au passage. Néanmoins, son accusateur persistait à parler d'assassinat, et demandait que, sur l'heure, on conduisit le bossu chez le préfet de police M. Dubois, se réservant de lui faire à cet égard d'importantes et mystérieuses révélations.

Le personnage s'étant nommé, — c'était M. Méhul, membre de l'Institut, inspecteur de l'enseignement musical, demeurant au Conservatoire, rue Bergère, le commissaire de police déféra aux désirs de l'auteur du *Chant du Départ*, d'*Euphrosine*, de *Irato*, de *Joseph*, et le bossu fut dirigé sur le dépôt de la préfecture de police.

Le récit qu'entendit M. le Conseiller d'Etat, préfet de police de l'Empire, était des plus étranges. Qu'on en juge !

En 1797, un ami intime de Méhul, M. B..., jeune négociant, rapidement enrichi par des spéculations hardies, était parti pour l'Allemagne, en vue de réaliser par lui-même une opération fructueuse. En ce temps-là, où les routes étaient mauvaises, les voitures détestables et lentes, beaucoup de particuliers voyageaient à cheval, ne portant avec eux qu'une légère valise. C'est ainsi que M. B... s'engagea sur la route d'Allemagne, par Meaux.

Dix ans s'étaient passés ; on ne le revit jamais, et toutes les recherches entreprises par sa famille désespérée demeurèrent infructueuses.

M. Méhul, doué d'une âme tendre et d'une sensibilité malade, ressentit profondément le chagrin d'avoir perdu son ami. Pendant longtemps, une oppression douloureuse troubla son sommeil par de sinistres visions. Enfin, une nuit, — Méhul a toujours affirmé qu'il ne dormait pas — il aperçut près de son lit une figure, un spectre : c'était M. B... qui lui montrait sa poitrine traversée par une horrible blessure et qui le regardait avec des yeux suppliants.

Il n'y avait pas à se méprendre sur leur expression : le spectre disait : " Venge-moi ! Venge-moi !... "

M. Méhul sentit ses cheveux se dresser sur sa tête ; d'abord immobilisé par une écrasante terreur, il parvint, d'un effort désespéré à sauter hors de son lit ; il sonna, et lorsque les gens de service accoururent, ils le trouverent étendu par terre, sans connaissance.

Les mêmes apparitions se succédèrent d'année en année.

La dernière avait été accompagnée de circonstances terribles... Le spectre avait changé d'attitude... il regardait avec une effrayante fixité l'embrasure de la fenêtre... et Méhul, dont le regard suivit celui du spectre, avait distingué comme une silhouette difforme et monstrueuse, celle d'un nain contrefait, qui cherchait à se cacher dans les plis amples et profonds des rideaux, où se jouait un rayon de lune. Puis, le spectre s'était retourné vers Méhul, et l'avait menacé du doigt, comme pour lui dire : " Malheur à toi, si tu ne me venges pas ! "

A la suite de cette dernière vision, M. Méhul fut en proie à une fièvre ardente qui, pendant plusieurs semaines, le tint entre la vie et la mort. Il relevait à peine de cette crise, lorsqu'une vague curiosité, ou le besoin de cette solitude particulière que les penseurs trouvent sous la pression des foules, l'avait conduit aux Champs-Élysées dans la soirée du 15 août 1807. Il s'y promenait, absorbé par ses rêveries, lorsqu'il se sentit frôlé et bousculé, comme si un chien de grande taille voulait lui passer entre les jambes. Au même instant, il s'aperçut qu'on le volait ; il saisit la main du coupable, et ce fut grand miracle si la surprise et l'émotion ne lui firent pas lâcher prise... Il reconnaissait dans son voleur le nain bossu de sa chambre à coucher, le gnome dénoncé par le spectre !...

Le récit de M. Méhul produisit une singulière impression sur le préfet de police. La sincérité de M. Méhul ne pouvait faire un doute ; mais quelle importance fallait-il attacher aux hallucinations nées d'un état particulier d'excitation et de névrose ?

M. Dubois se borna d'abord à prescrire le nécessaire : à savoir que le bossu fût remis entre les mains d'un juge d'instruction, pour qu'il fût procédé contre lui comme prévenu de tentative de vol. Et, tout en réfléchissant aux invraisemblables confidences de M. Méhul, le préfet ordonna des investigations à la fois sur les antécédents du bossu et sur les circonstances de la disparition de monsieur B.

Tout cela prit du temps. On découvrit que le bossu, qui était un ouvrier tailleur, avait un dossier judiciaire de menues condamnations pour vols et escroqueries ; rien cependant de décisif, mais assez pour aggraver les perplexités du préfet de police, et donner un singulier relief aux déclarations persistantes de M. Méhul.

Le prisonnier, observé de très près, n'avait montré d'abord que la plus parfaite insouciance. Il comptait sur une condamnation à trois mois ou six mois de prison, et s'y résignait philosophiquement. Mais, à mesure que sa détention se prolongea, et que les interrogatoires se multiplièrent, lorsqu'enfin il comprit que la justice criminelle s'attachait sérieusement à lui avec cette obstination que surexcite chez elle la prescience d'un problème à résoudre, le bossu perdit son flegme et sa gaité. Bientôt une inexplicable langueur le saisit, il tomba malade.

A l'infirmerie, où l'on dut le conduire, les symptômes d'une fièvre hectique, ordinairement mortelle, se déclarèrent. Alors le malheureux, averti de sa fin prochaine, fit appeler M. Dubois, à qui il avoua qu'il avait assassiné et volé M. B... dans la forêt de Bondy, et qu'aidé d'un complice, il avait enterré le cadavre dans un bouquet de bois qu'il désigna.

Ses indications furent vérifiées, et furent reconnues exactes.

Cette anecdote, que beaucoup de lecteurs prendront pour un conte bleu, m'a frappé par des détails qui feraient certainement honneur à l'imagination d'un romancier. Je la raconte, malgré son apparente invraisemblance, parce qu'elle a ce mérite d'être authentique, et que je la tiens directement d'un ami intime de la famille Méhul, où elle était acceptée comme rigoureusement vraie.

Je ne me charge d'ailleurs de rien expliquer dans ce récit que je me borne à transcrire avec la fidélité la plus scrupuleuse. X.

PASTILLES PECTORALES

Ces pastilles sont fort ment recommandées contre les Bronchites, Rhumes, Toux opiniâtre, Catarrhe, Extinction de voix, etc., etc. En vente dans toutes les Pharmacies. Seul propriétaire,

S. LACHANCE, Chimiste, 648, rue Ste-Catherine, Montréal.

Pas un breuvage. — Ce n'est pas un breuvage, mais un remède, avec des propriétés curatives au suprême degré, ne contenant aucune drogue nuisible. Loin d'altérer un système déjà affaibli, il le reconforte. Une seule bouteille contient plus de houblon, c'est-à-dire plus de force réelle de houblon, qu'un bon ordinaire de bière. Tous les droguistes de Rochester en vendent, et les médecins le prescrivent. — Rochester Evening Express.

PROGRÈS DE L'ÉCLAIRAGE

Lorsqu'en 1818, sous l'administration de M. de Chabrol, on résolut d'employer à Paris l'éclairage au gaz, dont les découvertes de Lebon avaient démontré les avantages. Les producteurs d'huile à brûler furent frappés de stupeur : cette innovation leur parut devoir entraîner leur ruine. Mais, en cette circonstance comme en beaucoup d'autres qu'on pourrait signaler dans l'histoire du progrès, il se trouva que l'on avait eu tort de s'effrayer. L'éclairage des rues au gaz, habituant les yeux à une lumière plus vive, fit sentir plus généralement l'insuffisance de l'usage des chandelles dans l'intérieur des maisons : le nombre des lampes augmenta considérablement ; on les perfectionna, et on leur fit dépenser une plus grande quantité d'huile.

Aujourd'hui l'éclairage électrique tend à entrer en concurrence avec l'éclairage au gaz : s'il se propage, peut-être verra-t-on se produire les mêmes conséquences.

PENSÉE

La richesse qui vient vite s'en va vite ; celle qui se forme peu à peu est solide.

Le cœur et l'âme sont les deux bassins d'une balance ; la volouté est le fléau qui doit les tenir en équilibre.

Les hommes sont comme les vins. En vieillissant les bons deviennent meilleurs, et les mauvais aigrissent.

Les vieillards qui conservent les goûts de la jeunesse perdent en considération ce qu'ils gagnent en ridicule.

La société se compose de deux grandes classes : ceux qui ont plus de beefsteak que d'appétit, et ceux qui ont plus d'appétit que de beefsteak.

Quel secret doit avoir en la nature pour varier en tant de manières une chose aussi simple qu'un visage ?

LA CATASTROPHE DE PITTSBURG. — Nous recevons les détails suivants, au sujet de cet horrible accident, annoncé dans les dépêches :

La rencontre de dimanche matin, à Pittsburg, Pensylvanie, entre deux trains, ou plutôt deux sections d'un train de Pensylvanie, a été beaucoup plus désastreuse que l'indiquaient les premiers rapports. Il y avait eu samedi soir une grande démonstration démocratique qui avait attiré une foule de visiteurs à Pittsburg, soit comme participants, soit comme curieux.

Après la procession, les étrangers sont allés en masse à la gare Union, d'où ils devaient être ramenés chez eux par un train spécial, dit Walls, qui avait été divisé en deux sections, pour partir à quelques minutes d'intervalle. Suivant l'usage constant du pays, on a laissé les voyageurs s'entasser comme des sardines non seulement à l'intérieur des wagons, mais aussi sur leurs coupés et leur plate formes, partout où il était possible de poser les pieds ou de se cramponner avec les mains.

Quand la première section est partie, à 11 h. 52 m., on estime qu'elle emportait de 500 à 700 personnes, plus du double du nombre qu'elle aurait pu décentement ou prudemment recevoir. A son arrivée près de la station de la Vingt-huitième rue elle a été forcée de stopper, la voie étant occupée par un autre train. La seconde section du train Walls, non moins outrageusement bondée que la première, est partie de la gare Union à minuit.

La lumière réglementaire brillait à l'arrière du dernier wagon de la première section, mais elle était entièrement obscurcie par la grappe humaine pressée sur la plate-forme.

Le mécanicien de la seconde section, ne voyant pas le signal destiné à lui indiquer que la première stationnait sur la voie, n'a ni stoppé ni ralenti, et quatre minutes après sa sortie de la gare Union sa locomotive a plongé à toute vitesse au milieu du groupe d'hommes entassés sur la plate-forme du dernier wagon de la section No. 1.

L'engin démolissant la plate-forme et écrasant ses occupants, s'est à moitié enfoncé dans le wagon. La force du choc a fait sauter le couvercle de la chaudière, et la vapeur et l'eau bouillante ont jailli sur les malheureux qui remplissaient l'intérieur du wagon. L'effroyable scène qui a suivi peut s'imaginer, mais non se décrire. En un instant, la nouvelle a été connue de toute la ville, et de toutes parts sont arrivées les voitures, les ambulances et les civières, pour transporter les morts et les blessés à l'hôpital. Il est déplorable d'avoir à ajouter qu'une nuée de voleurs s'est abattue aussi sur la scène du désastre et qu'il s'est trouvé des misérables pour dépoiler les corps et les moribonds et enlever violemment les montres, bijoux et porte-monnaie des blessés affaiblis par la souffrance.

Vingt-deux personnes ont été tuées ou ont succombé presque immédiatement.